
Dinah RIBARD, 1969 : *Michel Foucault et la question de l'auteur. « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». Texte, présentation et commentaire*

Paris, H. Champion, coll. Textes critiques français, 2019, 110 pages

Charles Djungu-Simba K.



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/23157>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.23157

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 475-477

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Charles Djungu-Simba K., « Dinah RIBARD, 1969 : *Michel Foucault et la question de l'auteur. « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». Texte, présentation et commentaire* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/23157> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.23157>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



la question à laquelle répond Mylène Lebon-Eyquem dans le chapitre « L'épistémologie à l'épreuve du contact en milieu créole réunionnais » (p. 333-350). Le même espace insulaire constitue le terrain d'investigation de Rada Tirvassen (« Catégorisations sociales et postures scientifiques : la *plural society* et les sociétés créoles », p. 351-368) qui examine les deux catégories auxquelles la recherche en SHS associe traditionnellement les communautés créoles.

Pour sa part, avec « La posture : un outil conceptuel pour la didactique des langues » (p. 369-378), Déborah Meunier revient à la didactique des langues, notamment au français langue étrangère (FLE), un sujet largement abordé plus tôt dans l'ouvrage. À partir de l'analyse d'un entretien avec une étudiante étrangère à propos de son expérience en Belgique francophone et ses représentations sur la langue de Maurice Grevisse, l'universitaire montre d'abord comment décrypter les postures, explique ensuite ce que ces dernières disent du rapport à la langue des sujets parlants et, enfin, montre combien leur appréhension peut servir à la didactique des langues en général et à celle du FLE en particulier. La contribution de Cécile Goï intitulée « Diversité, appropriation des langues et intégration » (p. 379-390) revient sur les questions linguistiques liées au phénomène de migration. Contrairement aux textes portant sur le même sujet dans la deuxième partie du livre, sa réflexion interroge les politiques migratoires et des certifications linguistiques associées et montre comment cette injonction linguistique devient, aujourd'hui en Europe, un critère migratoire qui ne dit pas son nom. « Des imaginaires linguistiques aux imaginaires de chercheurs : réflexions à l'articulation de l'épistémologie et de l'intervention » (p. 415-426) conclut ce « pavé » de quelques 440 pages. En se fondant sur leur expérience de chercheuses et des investigations exploratoires sur les imaginaires plurilingues d'élèves de cours élémentaire (CE1) et de cours moyen (CM1 et CM2) d'une école primaire à Tours, Joanna Lorilleux et Marie-Laure Tending questionnent les implications d'une épistémologie envisageant les imaginaires comme une dimension fondamentale tout à la fois héritée et appropriée du rapport au monde, et donc du rapport aux langues et aux savoirs. Le prétexte de la démarche est *Bou et les 3 jours* (Le Puy-en-Velay, Éd. L'Atelier du poisson soluble, 2008), un album de la littérature de jeunesse.

Au total, l'Université de Tours, institution d'affiliation de la majorité absolue des participants au colloque aura logiquement fourni le plus grand nombre de contributeurs au livre, tandis que la France constitue le champ d'investigation privilégié de nombreuses études

publiées. Ceci n'empêche heureusement pas le livre de faire un excellent point sur l'actualité épistémologique et heuristique des thématiques abordées, dans l'Hexagone voire au-delà. Quelques rares coquilles ont pu échapper à la vigilance des éditeurs et quelques-unes des illustrations auraient pu être mieux traitées (p. 87, 88, 157, 329, etc.). Comme c'est traditionnellement le cas de la plupart des ouvrages de ce type, une autre organisation des contenus aurait aussi pu être envisagée. Ce genre de projet charrie souvent, en plus, le défaut de sa qualité originelle : celui de la cohérence interne, les contributions provenant, comme on peut le comprendre, d'horizons scientifiques et culturels souvent trop éloignés. Dirigé de main de maître par Isabelle Pierozak, Marc Debono, Valentin Feussi et Emmanuelle Huver, le volume échappe heureusement à ce travers par son architecture interne rigoureuse. L'introduction de ses responsables (« Fils rouges épistémologiques au service d'une autre intervention », p. 9-28) tisse tout aussi subtilement qu'il met habilement en exergue les liens « naturels » existant entre les contributions, d'une part, et entre celles-ci et la problématique initiale, d'autre part. De plus, nombre de textes se font écho ; ce qui contribue à renforcer une cohérence d'ensemble travaillée.

Pierre Fandio

Université de Buéa, Griad, Buéa, Cameroun
fandiopierre[at]yahoo.fr

Dinah RIBARD, 1969 : Michel Foucault et la question de l'auteur. « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». Texte, présentation et commentaire

Paris, H. Champion, coll. Textes critiques français, 2019, 110 pages

Rendre compte d'un ouvrage qui est déjà lui-même le compte rendu d'un autre, voilà l'exercice auquel nous allons nous livrer ici. À l'ère où l'interdisciplinarité s'impose comme la meilleure garantie d'une lecture la moins subjective possible de nos réalités sociétales, l'ouvrage de Dinah Ribard vient rappeler l'impact de l'essai foucauldien, non seulement, comme on a tendance à le penser, sur les études littéraires dans le contexte de ce que l'on a appelé la « nouvelle critique », mais aussi sur l'histoire des idées, des connaissances et des sciences en général. C'est pourquoi, dans sa recension, l'autrice se donne comme fil conducteur l'objectif « d'éclairer les voies ouvertes par les différentes manières de [...] raconter [l'événement interdisciplinaire représenté par *Qu'est-ce qu'un auteur ?*], de s'y inscrire et même peut-être de

l'ignorer » (p. 15). Ce n'est là que simple précaution langagière, comme on s'en rendra vite compte, D. Ribard souhaite en réalité susciter une relecture des arguments développés dans l'essai de 1969 afin que les chercheurs s'inscrivent dans les différentes disciplines scientifiques ou courants de pensée revisitent, et « mett[ent] au jour la manière dont le concept d'homme a fonctionné dans le savoir » (M. Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994 [1969]).

Aucunement une négation du sujet au profit de quelque structure comme les participants au colloque de Cerisy ont tenté de le faire croire, la réflexion dont l'essai foucaultien a peaufiné avec *maestria* les termes remonte au 17^e siècle, puisque Stéphane Mallarmé (1842-1898) déjà appelait à l'effacement de l'auteur, à la source du texte, par l'écriture elle-même. Par ailleurs, et pour démontrer qu'il ne s'agit pas d'un hapax existentiel comme dirait Vladimir Jankélévitch ou Michel Onfray, D. Ribard passe en revue les prises de position des principaux auteurs qui ont eux aussi travaillé sur la problématique de l'effacement de l'auteur. C'est ce qui fait dire à Michèle Bokobza Kahan (« Introduction », *Argumentation et analyse du discours*, 3, 2009, <http://aad.revues.org/658>) que « le tranchant de l'interrogation de Foucault a aiguillonné la critique et suscité des analyses soucieuses de comprendre ensemble les figures d'auteur que les textes évoquent, convoquent ou conjurent et les figures sociales imposées du couple œuvre- auteur ».

Mais commençons par examiner comment est structuré l'ouvrage. Trois grands chapitres, de longueur presque égale, en ponctuent la centaine de pages. Dans la « Présentation », partant du principe éthique qui serait, selon M. Foucault, à la base de l'écriture contemporaine, à savoir l'effacement de l'auteur – et non sa mort – D. Ribard commence par rappeler les quatre arguments que le conférencier était appelé à développer devant les membres de la Société française de philosophie. Il s'agit de : 1) le caractère du nom d'auteur irréductible au nom propre et qui échappe à toute description définie ; 2) le rapport d'appropriation, entendez la responsabilité de l'auteur face à des textes dont, contrairement aux idées reçues, il n'est en réalité ni producteur ni inventeur ; 3) le rapport d'attribution ou pourquoi ne faudrait-il pas attribuer à l'auteur ce qui est écrit ou dit dans ses textes car tout est le résultat complexe de la critique ou de la lecture ; 4) la position de l'auteur telle qu'elle peut transparaître respectivement dans le livre, dans les différents types ou lieux de discours, et dans quelque champ discursif spécifique. Enfin, D. Ribard s'emploie, d'une part, à situer les distances de M. Foucault par

rapport à d'autres auteurs, tels Jacques Derrida et Roland Barthes, qui ont abordé plus ou moins la même problématique de l'effacement de l'auteur, et, d'autre part, à retracer la carrière de « Qu'est-ce qu'un auteur » à travers ses diverses versions et variantes, dont M. Foucault lui-même autorisa indifféremment, semble-t-il, les rééditions.

Le deuxième chapitre reprend dans son intégralité le texte de la conférence tel que l'auteur de *Les Mots et les choses* (Paris, Gallimard, 1966) l'a prononcé au Collège de France le 22 février 1969 sous la présidence de Jean Wahl. Dans le troisième chapitre, l'autrice s'essaie à décrire l'impact de la réflexion foucaultienne dans l'histoire contemporaine des idées, des connaissances, des littératures, de la philosophie et des sciences. Même si cette réflexion ne constitue pas un hapax dans l'œuvre du philosophe et bien qu'il ne soit pas le seul à avoir développé la problématique de l'effacement de l'auteur, il n'est pas exagéré d'affirmer que « Qu'est-ce qu'un auteur ? » a magistralement opéré une rupture épistémologique dans les études et la pensée contemporaines. Par exemple, dans le domaine des études littéraires, cet essai a éminemment contribué à poser les fondements d'une « nouvelle critique », désignée structuralisme par les uns ou poststructuralisme voire postmodernisme par d'autres. On retiendra, pour l'essentiel, le refus de M. Foucault et de ses pairs d'assigner « au texte [une] origine qui l'expliquerait tout entier, et qu'il suffirait [...] de connaître pour décider de son sens » (p. 63).

Ce credo clamé, le plus important reste à faire : débusquer, dans les œuvres, les formes propres aux discours qui subsistent à l'effacement de l'auteur et que M. Foucault nomme la fonction-auteur. Selon lui, « la fonction-auteur est liée au système juridique et institutionnel qui enserme, détermine, articule l'univers des discours ; elle ne s'exerce pas uniformément et de la même façon sur tous les discours, à toutes les époques et dans toutes les formes de civilisation ; elle n'est pas définie par l'attribution spontanée d'un discours à son producteur, mais par une série d'opérations spécifiques et complexes ; elle ne renvoie pas purement et simplement à un individu réel, elle peut donner lieu simultanément à plusieurs ego, à plusieurs positions-sujets que des classes différentes d'individus peuvent venir occuper » (p. 47). On ne saurait mieux souligner la dimension et le dessein interdisciplinaires de l'essai. Il est vrai que la tendance, ou plutôt la tentation, a souvent été de vouloir décrypter les propositions de M. Foucault à l'aune des textes issus du champ littéraire. Le philosophe lui-même, à l'entame de cette focalisation, avait pourtant été le premier à la dénoncer,

en proposant de revoir et d'étendre l'acception du terme *auteur*. « Je crois bien, avoue-t-il, avoir donné au terme auteur un sens beaucoup trop étroit. Je me suis limité à l'auteur entendu comme auteur d'un texte, d'un livre, d'une œuvre dont on peut légitimement lui attribuer la production » (p. 48).

Voilà le domaine d'investigation et de questionnement élargi à tous les champs. Et même dans cette nouvelle optique, M. Foucault revisite le concept d'auteur en ne s'intéressant qu'à ceux dont la fonction va au-delà de leur œuvre, ceux qu'il nomme des *instaurateurs* ou *fondeurs de discursivité* : « Ils ne sont pas seulement les auteurs de leurs œuvres, de leurs livres. Ils ont produit quelque chose de plus : la possibilité et la règle de formation d'autres textes » (p. 48).

Sans doute que, en Occident, l'essai foucauldien pourrait paraître comme ayant fait date et, en tous les cas, a fécondé bien des réflexions dans maints domaines des idées et disciplines scientifique. Vu ainsi, l'intérêt qu'aurait le livre que lui consacre D. Ribaud se limiterait principalement à sa dimension d'inventaire de l'héritage du philosophe. En Afrique, non pas qu'on découvre celui-ci, mais la relecture de *Qu'est-ce qu'un auteur*, à côté d'autres textes majeurs, aiderait à recadrer bien de lectures sociétales lésées de carcan, de préjugés et d'idéologies de tout poil. Cette recommandation de M. Foucault garde toute son actualité et sa pertinence : « Peut-être est-il temps d'étudier les discours non plus seulement dans leur valeur expressive ou leurs transformations formelles, mais dans les modalités de leur existence : les modes de circulation, de valorisation, d'attribution, d'appropriation des discours varient avec chaque culture et se modifient à l'intérieur de chacune ; la manière dont ils s'articulent sur des rapports sociaux se déchiffre de façon [...] plus directe dans le jeu de la fonction-auteur, et dans ses modifications que dans les thèmes ou les concepts qu'ils mettent en œuvre » (p. 57).

Charles Djungu-Simba K.

*Université pédagogique nationale, Kinshasa, République
démocratique du Congo
djungu[at]hotmail.com*

François Ric, Dominique Muller, *La Cognition sociale. La construction de la réalité sociale et ses conséquences*
Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Psycho +, série Psychologie sociale, 2017, 159 pages

Il est important de noter que la série « Psychologie sociale » dirigée par Nicole Dubois dans laquelle est publié le livre s'inscrit dans le prolongement des

travaux universitaires de Jean-Léon Beauvois. En effet, à la fin des années 1990, celui-ci a impulsé la création de la collection d'ouvrages des Presses universitaires de Grenoble nommée « Psychologie sociale », dans laquelle il a entrepris de dresser un état des lieux de la recherche en psychologie sociale à travers six volumes denses réunissant des contributions des meilleurs chercheurs de la discipline. La présente série de la collection « Psycho + » ambitionne de mettre à jour la production de J.-L. Beauvois et de présenter à nouveau au public des travaux sur la psychologie sociale, mais sous une forme plus courte et plus accessible comme en témoigne ses premières publications telles *La Dynamique des groupes* (D. Oberlé, 2015) ou *Les Représentations sociales. Fondements théoriques et développements récents* (P. Moliner et C. Guimelli, 2015).

L'objet de l'ouvrage de François Ric et Dominique Muller est la manière dont nous construisons la réalité sociale, les processus qui sous-tendent cette construction et les conséquences évaluatives et comportementales de cette dernière, c'est pourquoi on le nomme la cognition sociale. L'ambition des auteurs n'est pas de traiter l'ensemble des travaux du domaine, mais plutôt d'en donner un aperçu relativement général.

Le livre commence par fournir une définition de la cognition sociale, puis présente ses éléments caractéristiques et spécificités. Pour F. Ric et D. Muller, la cognition sociale peut être définie comme un champ d'études ayant pour objet d'analyse la pensée humaine et les relations de cette pensée avec le comportement social. Comment les gens donnent du sens à eux-mêmes, aux autres, au monde qui les entoure et quelles sont les conséquences de ces pensées sur le comportement social.

Dans le premier chapitre (« Historique »), les auteurs expliquent comment la conception du « penseur social » a évolué en psychologie sociale jusqu'à nos jours. La première grande conception décrit l'individu comme essentiellement motivé pour maintenir une cohérence dans son comportement. Elle s'appuie sur une description des travaux de Fritz Heider (*The Psychology of Interpersonal Relations*, Hoboken, J. Wiley, 1958) et Leon Festinger (*A Theory of Cognitive Dissonance*, Stanford, Stanford University Press, 1957) sur la théorie de l'équilibre et de la dissonance cognitive. D'autres théories sont apparues, expliquant que la motivation peut aussi être d'obtenir une représentation réaliste de l'environnement, développant ainsi une conception du penseur social